

1. Comparer, sur le classement des manuscrits de Diophante, mon article antérieur relatif à ceux de Paris, dans les *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux* (t. V, fasc. 3, p. 88 et suiv.), 1884.

Diophante T-I-11, que parce qu'il a conservé sur le premier feuillet le nom de son ancien possesseur. On a, pour ainsi dire, l'acte de naissance de ce manuscrit sous les yeux, quand on retrouve dans le même registre du prêt les lignes suivantes :

« 1545, a di ultimo feurer.

« *Al magnifico orator Caesareo sono imprestati gli tre infrascritti a libri.....*

« 1° *Cleomedes et Diophantes signato n° 204* », et en regard dans la seconde colonne :

« 1546, a di 24 marzo.

« *El contrascritto libro fo restituito et posto nella libreria al loco suo.* »

La démonstration paraît confirmée par une souscription qui donne en effet l'année 1545 comme étant celle de la copie. Cette souscription, qui a échappé à Miller (*Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque de l'Escorial*) et que Ch. Graux n'a pas relevée, est la suivante (f° 200) :

Τέλος τοῦ τοῦ Διοφάντου ηῶν τῶν ἀριθμητικῶν

Ὁ οὐαλεριανὸς φορολιθιεὺς ὁ ἀλδίνου καλούμενος κανονικὸς καὶ τε καὶ ἀδελοφὸς ἔγραψεν εἰς ῥώμη ἔτει , αργμε ».

A la vérité, l'indication du lieu de la copie (Rome au lieu de Venise) inspire quelque soupçon. Mais on sait de Valeriano Albini de Forlì qu'il appartenait à un monastère de Venise (San't-Antonio-in-Castello, d'où il a daté divers manuscrits de 1536 à 1543) : on peut donc supposer que s'étant chargé de copier pour Mendoza le Diophante de saint Marc, et ayant été appelé à Rome par quelque affaire l'obligeant à un séjour prolongé, il y aura exécuté le travail commandé.

Cependant, si l'on examine la copie, on reconnaît que la question doit se poser tout autrement.

1. Cette cote 204 ne figure plus sur le *Marcianus* 308. Elle est mentionnée sur le Diophante de l'Arsenal 8406, copié par Christophe Awer. J'avais admis à tort, dans mon *Rapport* de 1886, que cette indication avait une autre signification. Mais comme, au xvi^e siècle, on possédait à Paris un catalogue sommaire de la *Marciana* avec les numéros, elle ne prouve nullement que le manuscrit en question ait été copié directement sur celui de Venise.

2. Le mot φορολιθιεὺς est précédé des lettres καλ. Valeriano Albini avait probablement commencé par écrire le mot καλούμενος. Le mot κανονικὸς est écrit en interligne au-dessus de celui de μοναχὸς qui est annulé.

3. Voir Henri Omont : *Fac-similés de manuscrits grecs des xv^e et xvi^e siècles*, Paris, 1887 ; *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1885, p. 45 et suiv.

4. Il a copié pour Mendoza un autre manuscrit mathématique de l'Escorial, X-1-4, daté de 1542. Voir Miller, p. 292.

Le manuscrit de l'Escorial présente en effet trois particularités caractéristiques :

1° Les *Arithmétiques* de Diophante sont divisés en sept livres, le quatrième de la vulgate étant coupé en deux, dont le second commence au problème IV, 20¹.

2° Le problème V, 31 fait défaut.

3° La fin du problème V, 32 et le commencement du problème V, 33 sont liés monstrueusement : τὰ λοιπὰ δὴ λακταδράχμους au lieu de τὰ λοιπὰ δὴ λx, puis à la ligne Ὀκταδράχμους.

Or ces trois particularités caractérisent également le *Vaticanus* 200 (troisième branche de la seconde classe), ainsi que sa copie, le *Parisinus* 2485.

Ce *Vaticanus* n'a cependant pas été copié sur le manuscrit de l'Escorial, car il reproduit fidèlement la disposition spéciale du *Marcianus*, que Valeriano Albini au contraire n'a nullement conservée.

La mention du prêt de 1545 doit dès lors être interprétée comme suit : Mendoza aura fait exécuter tout d'abord la copie de l'*Ambrosianus* A 91 sup., qui présente les mêmes caractéristiques que le *Vaticanus* 200, sauf la première. Sur cette première copie, le même écrivain en aura fait une seconde, dont le rubriquage n'a été effectué qu'après coup, ce qui a entraîné la division fautive du livre IV. Cette seconde copie est le *Vaticanus* 200 ; Mendoza, qui se la destinait sans doute primitivement, aura été conduit à la céder au pape, et s'en sera alors fait faire, à Rome, une dernière reproduction, cette fois par Valeriano Albini, qui la termina en cette même année 1545.

Cette conclusion a un intérêt particulier en ce qu'elle permet de dater également de 1545 l'*Ambrosianus* A 91 sup. et le *Vaticanus* 200, manuscrits qui, écrits sur parchemin d'une jolie main archaïque, paraissent, à première vue, sensiblement plus anciens.

II

Il existe à l'Escorial un second manuscrit², coté R-III-18, qui pré-

1. D'autre part, le livre des *Nombres polygones* est compté comme huitième livre des *Arithmétiques*.

2. Il a été rétabli en marge par une main postérieure.

3. La correction convenable a été faite par une main postérieure.

4. Le texte de Diophante court sur deux colonnes ; celui de Planude occupe toute la largeur de la page. Dans le manuscrit de l'Escorial, il est difficile de distinguer entre le commentaire et le texte.

5. J'ai omis d'en parler dans mon *Rapport* de 1886.

sente les mêmes particularités caractéristiques que celui dont nous venons de parler, qui, par conséquent, appartient également à la troisième branche de la seconde classe. Il porte la souscription d'Ἀγγελος δ' Ἀσκαρις δ' Ὑνδακηνός et provient, d'après Ch. Graux, du comte-duc Olivari; il n'est donc entré à l'Escorial qu'au XVII^e siècle.

Ce manuscrit doit être considéré comme directement copié sur le *Vaticanus* 200 beaucoup plutôt que sur son pareil de l'Escorial. En effet :

1^o Il reproduit la disposition spéciale du texte, empruntée au *Marcianus*.

2^o Le titre est Διοφάντου Ἀλεξανδρείας ἀριθμητικῆς τὸ πρῶτον; le *Vaticanus* 200, au lieu de τὸ πρῶτον, porte la lettre numérale α; la copie de Valeriano de Forli a πρῶτος.

En tous cas, le manuscrit R-III-18 est nécessairement postérieur à la date du *Vaticanus* 200, c'est-à-dire à 1545. C'est donc à tort que Miller l'a fait remonter au XVI^e siècle et qu'à propos du copiste, il a écrit en note (p. 50) :

« André-Jean Lascaris, appelé ici Ange et surnommé Rhyndacenus, est peut-être le célèbre Grec réfugié, qui, sous Louis XII, enseigna les principes de sa langue maternelle à Budé et à Danès. »

L'*Andreas-Joannes* Lascaris de Gesner paraît, à la vérité, être bien l'illustre érudit plus ordinairement désigné au XVI^e siècle par le prénom de Jean¹ (*Ianus*). Mais Angelo Lascaris Rhyndacenus, s'il a porté le même surnom, n'est pas pour cela le même personnage; c'est plutôt son fils.

(*Fabricius*, éd. Harles, XI, p. 662) : « Angelus Lascaris, Rhyndacenus, cui parentis sui, Iani Lascaris, epigrammata græca et latina (Basil. 1537, in-8) dicavit Iacobus Tusanus². »

Notre manuscrit doit, par suite, avoir été copié vers le milieu du XVI^e siècle; il dérive incontestablement du *Vaticanus* 200; pour déterminer si la filiation est immédiate, il faudrait le comparer avec le *Parisinus* 2485, auquel il est tout à fait assimilable.

III

Si les deux manuscrits dont nous venons de parler ont, en somme,

1. A distinguer d'ailleurs d'un autre Jean Lascaris, fils de sa sœur.
2. Voir au reste Legrand, *Bibliogr. hellén.*, I, 196 et 264.

une étroite parenté, les deux autres, R-II-3, provenant de Covarrubias [Ch. Graux] et Ω-I-15, dédié¹ par Jacques Diassorinus à Philippe II, doivent être également classés à côté l'un de l'autre. Ils présentent en effet une particularité, qu'on ne retrouve dans aucun autre manuscrit de Diophante; c'est une division en huit livres obtenue cette fois en coupant en deux le livre I (avant la définition X de la vulgate), et en comptant d'ailleurs comme huitième livre celui des Nombres Polygones, dont toutefois le titre spécial est indiqué, ce qui n'a pas lieu dans les manuscrits dérivés du *Vaticanus* 200. D'autre part, le livre I a pour titre : Διοφάντου Ἀλεξανδρείας ἀριθμητικῆς βιβλίον πρῶτον μετ' ἐξηγήσεως Μαξίμου τοῦ Πλανούδη, tandis que dans tous les autres manuscrits connus, le commentaire est anonyme, au moins d'après la première main.

De ces deux manuscrits, celui de Covarrubias est, d'après le caractère de l'écriture, sensiblement plus récent que l'autre, et ne doit pas être antérieur au dernier quart du XVI^e siècle. Miller l'a même estimé du XVII^e, ce qui, depuis la remarque de Ch. Graux sur sa provenance, est insoutenable, puisque Covarrubias est mort en 1602.

Ce manuscrit offre d'ailleurs une singularité qui n'a pas encore été signalée. Le texte de Diophante ou plutôt le fragment annexe de Planude est immédiatement suivi de l'*Introduction arithmétique* de Nicomaque, accompagnée du commentaire de Philopon, sans qu'aucun titre ni aucune indication ne révèle le passage d'un ouvrage à l'autre. Le travail du rubricage n'a pas au reste été exécuté dans toute cette continuation, et le copiste, dont l'écriture est très lâche, semble avoir considéré son interligne ordinaire comme suffisant pour l'inscription ultérieure du titre. C'est ainsi que l'existence de cette copie de Nicomaque n'a pas été reconnue par Miller, quoiqu'elle grossisse notablement le volume qui atteint 594 feuillets in-fol.²

La liaison des deux parties du manuscrit est telle que, s'il avait été employé pour en tirer une copie, l'écrivain le plus intelligent n'aurait très probablement pas reconnu immédiatement la confusion. On est donc conduit à admettre que le manuscrit de Covarrubias a été copié sur celui de Philippe II, plutôt qu'à supposer la relation inverse.

Je remarque à ce sujet que si Miller (page 346) a identifié le premier de ces manuscrits au lieu du second avec le n^o 201 de la πένταξ

1. Et non coplé, comme l'ont supposé Miller et Ch. Graux d'après la dédicace en vers signée de Diassorinus. L'écriture est sensiblement plus fine et beaucoup plus soignée que la sienne. On a d'autres exemples de manuscrits ainsi dédiés, mais non écrits par lui (H. Omont, *Fac-similés*).
2. Le manuscrit Ω-I-15 n'a que 171 feuillets; T-I-11 arrive à 200 seulement.

de Nicolas de la Torre, ce ne peut être que par une inadvertance de sa part, eu égard à l'âge qu'il a attribué à la copie. Comme d'ailleurs cette $\pi\iota\alpha\zeta$ est certainement antérieure à la mort de Covarrubias, toutes les identifications analogues, qu'il a admises pour les manuscrits provenant de ce dernier, doivent être également rejetées¹.

IV

Il resterait à déterminer la filiation du manuscrit de Philippe II. Cette fois la question est assez obscure.

Remarquons qu'en tous cas, d'après les dates données par M. Henri Omont (*Fac-similés*), Diassorinus resta au service du roi de France de 1554 à 1555, tandis que pour cette dernière année on constate sa présence à Bruxelles, c'est-à-dire dans un pays sous la domination espagnole. La dédicace du Diophante Ω -I-15 n'est donc pas antérieure à 1555 et elle ne peut être de beaucoup postérieure, Diassorinus étant mort vers 1562. Mais au contraire le manuscrit peut très bien avoir été écrit auparavant.

Si Diassorinus l'a apporté de Paris, il peut provenir du *Parisinus* 2379 (seconde branche) que Pierre Strozzi devait déjà avoir fait venir en France. La jolie miniature qui le décore, tout à fait dans le goût de celles qui ont été exécutées dans l'atelier d'Ange Vergèce, serait un argument pour cette origine. Autrement le Diophante de Philippe II devrait représenter une copie directe du *Marcianus* 308 et être considéré comme le chef d'une quatrième branche; on doit en effet exclure l'hypothèse d'une relation soit avec la première branche (*Gudianus* I de Wolfenbüttel, où le nom du commentateur est écrit au génitif $\Pi\lambda\alpha\nu\acute{o}\delta\epsilon\upsilon$ et non $\Pi\lambda\alpha\nu\acute{o}\delta\eta$), soit avec la troisième, dont la lacune caractéristique n'existe pas dans le manuscrit de l'Escorial Ω -I-15.

Si ce dernier présente une coupure du premier livre des *Arithmétiques* en deux, cette coupure peut être une fantaisie particulière du copiste, ou avoir été amenée par une cause semblable à celle qui,

1. Il faut donc écarter les identités : n° 37 = Σ -I-3; n° 77 = R-III-13, 14; n° 87 = R-I-9; n° 164 = R-I-20. Au n° 151, il faut probablement corriger X-II-17 au lieu de R-I-10, et au n° 410, Ψ -I-9, 10 au lieu de R-I-1, 2.

Il est regrettable à cet égard que Miller n'ait pas en général reproduit complètement les indications de la $\pi\iota\alpha\zeta$ et se soit, pour nombre de numéros, contenté de marquer les identifications qu'il croyait assurées. Une publication complète du catalogue de Nicolas de la Torre serait donc grandement à désirer.

dans les manuscrits de la seconde branche, a de même fait diviser le livre IV. Il n'y a pas à s'y arrêter davantage.

L'attribution à Planude d'un commentaire anonyme dans les autres manuscrits (le *Gudianus* ne mettant sous ce nom que le fragment annexe) paraît, au premier abord, une circonstance plus singulière et pourrait faire croire à l'existence d'un ancien manuscrit aujourd'hui perdu, dont dériverait celui de Philippe II. Mais si le *Marcianus*, qui est du xv^e siècle, a dû avoir un prototype dont on retrouve des débris dans l'*Ambrosianus* Et 157 sup. (du xiv^e siècle), si l'addition au texte de Diophante du fragment annexe de Planude a évidemment son origine dans une lacune de ce prototype, il n'est guère à supposer que celui-ci ait pu subsister intégralement jusqu'au milieu du xvi^e siècle, pour n'être copié qu'une seconde fois vers ce moment, et se perdre ensuite, à part quelques feuillets, précisément à l'époque où les manuscrits grecs ont été recherchés avec le plus d'ardeur.

Il était d'ailleurs relativement aisé, pour quiconque avait accès à la Bibliothèque de Saint-Marc, de mettre le commentaire de Planude sous le nom de son auteur; l'attribution exacte, dans le *Gudianus*, du fragment annexe, doit s'expliquer ainsi et témoigne en tous cas de recherches de ce genre. Le copiste du manuscrit de Philippe II a pu encore avoir eu connaissance du *Vaticanus* 116, où le commentaire existe sans le texte de Diophante, mais sous le nom de Maxime Planude.

Les scribes de profession de cette époque avaient bien souvent à résoudre des questions de ce genre; un texte anonyme ayant naturellement moins de valeur, il était de leur intérêt de recueillir toutes les informations qui pouvaient leur servir pour restituer avec vraisemblance, sinon avec vérité, les noms inconnus. Il est remarquable, à cet égard, que la plupart des fausses attributions qui datent de cette époque ont été faites dans un but évident de lucre par des gens qui savaient parfaitement à quoi s'en tenir (par exemple, *Darmarius*); on pourrait au contraire citer des ouvrages, comme le *Tétrabiblos* mathématique de Pachymère, dont l'attribution exacte a été faite sur un manuscrit acéphale, grâce évidemment à des renseignements dont nous ne pouvons reconnaître l'origine.

Ainsi le titre que porte le manuscrit de Philippe II a parfaitement pu être composé par le copiste et non pas reproduit d'après un original; mais pour décider complètement sur la question de filiation de ce manuscrit, il serait évidemment nécessaire de le collationner avec le *Marcianus*, travail dont on ne peut d'ailleurs espérer aucune amélioration sérieuse pour le texte de Diophante.

En dehors des quatre manuscrits complets dont j'ai parlé, le Catalogue de Miller indique, sous la cote Y-III-12, f° 73 r° à 75 v°, un *Extrait de l'Arithmétique de Diophante*; on trouve en effet dans ce manuscrit, qui est un recueil factice, un fragment de trois pages sous le titre : ἀπὸ τῆς Διοφάντου ἀριθμητικῆς; mais ce fragment est tiré, non pas de Diophante, mais bien des lettres de Psellus, comme ceux qui le précèdent et qui sont de la même écriture.

Au f° 71 r° commence, ainsi que l'a noté Miller, l'un de ces fragments, Περὶ τοῦ μεγάλου ἐνιαυτοῦ τοῦ σωφράτου Ψέλλου. Mais il n'a pas relevé le titre du suivant : Περὶ ἀριθμῶν, qui commence au bas du f° 71 v° et représente d'ailleurs l'ensemble des deux opuscules qui figurent f° 250 v° et f° 253 r° du manuscrit Φ-III-1, dans un recueil de pièces de Psellus.

Le fragment concernant Diophante est incomplet, mais, d'après son début, il m'a été possible de constater sur le Catalogue de Bandini qu'il existe également dans le *Laurentianus* LVIII, 29, f° 196 suiv., sous le titre : Προλαμβάνοντα τῆς κατ' ἀριθμητικὴν αἰγυπτιακῆς μεθόδου τοῦ Ψέλλου, et je dois une copie du texte complet à l'extrême obligeance de M. H. Vitelli.

C'est une lettre dont le début paraît n'avoir pas été copié; la première moitié seulement concerne l'arithmétique; la seconde est remplie par des extraits tirés de l'opuscule publié sous le titre *Heronis mensuræ*, pages 188 et suiv., de l'édition *Heronis Alexandrini geometricorum et stereometricorum reliquiæ* de Friedrich Hultsch (Berlin, 1864). Ces extraits ne sont guère remarquables que parce qu'on y trouve les mêmes fautes grossières que sur les manuscrits du xvi^e siècle, qui nous ont conservé cet opuscule.

En revanche, les quelques lignes que Psellus, dans la première partie de sa lettre, a tirées de même du début de l'*Arithmétique* de Diophante, permettent d'y apporter une correction inespérée. On lit, en effet, dans tous les manuscrits (page 3, lignes 5-7 de l'édition de Samuel Fermat), après l'énumération des diverses puissances jusqu'à la

1. A la fin (une demi-page qui manque à l'Escorial), Psellus refuse de renseigner son correspondant sur la divination d'après la Lettre de Petosiris à Necepsos et le πλινθίδιον de Pythagore. Voir ma *Notice sur des fragments d'onomatologie arithmétique*, dans le t. XXXI, 2 des *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale* (1885).

sixième, la phrase suivante : ὁ δὲ μηδὲν τούτων τῶν ἰδιωμάτων κτηράμενος, ἔχων δὲ ἐν ἑαυτῷ πληθος μονάδων ἄλογος ἀριθμὸς (ce mot représenté par son abréviation) καλεῖται καὶ ἔστιν αὐτοῦ σημεῖον τὸ (ici répétition du même signe).

Le mot ἄλογος est inadmissible dans cette phrase; cependant la tradition manuscrite est attestée par le commentaire inédit de Georges Pachymère, qui au xiii^e siècle ne lisait pas autrement et essayait vainement de donner un sens acceptable.

La correction en ἄλογον, proposée par Bachet, n'est pas satisfaisante, quand il faudrait, ainsi qu'il le remarque, une expression faisant antithèse à ὀρισμένον¹.

Or nous lisons dans la lettre de Psellus, qui a commencé au contraire par définir tout d'abord l'unité :

Ἀριθμὸς δὲ παρ' αὐτοῖς [τοῖς Αἰγυπτίοις] ἰδιαίτερον λέγεται ὁ μηδὲν ἰδίωμα κτηράμενος, ἔχων δὲ ἐν ἑαυτῷ πληθος μονάδων ὀριστον· καλεῖται δὲ αὐτοῖς κ. τ. ε.

D'autre part, en copiant fidèlement les définitions des puissances, il y ajoute quelques explications et nous apprend que les anciens appelaient aussi ἄλογος πρῶτος la cinquième puissance, et ἄλογος δεύτερος la septième².

Dès lors nous pouvons deviner comment le texte de Diophante a été altéré. L'archétype (peut-être le manuscrit que Psellus avait entre les mains) devait porter les mots ὀριστον ἀριθμὸς (ce dernier en toutes lettres) et dans la marge ἄλογος ε', se rapportant au δυναμόχυδος défini deux lignes plus haut. A la suite d'une confusion de renvois, le très inintelligent copiste du prototype d'où sont dérivés nos manuscrits actuels aura pris ces mots de la marge pour une leçon à substituer à celle du texte.

J'ai dit que l'archétype était peut-être le manuscrit de Diophante qui servait à Psellus; c'est que l'arithméticien, généralement négligé par les Byzantins qui se bornaient à Nicomaque, n'a pas dû être souvent copié, que d'autre part, avec la méthode de travail dont Psellus donne un exemple topique en copiant ensuite un mauvais manuscrit d'une collection de problèmes de stéréométrie, je me le représente difficilement, à propos de Diophante, allant puiser dans un autre au-

1. Il a mal lu ὀρισμιον, qui n'est pas grec.

2. Comparer pour les mêmes puissances les expressions *primo relato, secondo relato* des algébristes italiens du xvi^e siècle. La tradition intermédiaire n'est pas aisée à reconnaître; il faudrait la chercher chez les Arabes.

teur les renseignements complémentaires qu'il nous fournit; il les a beaucoup plutôt trouvés sur les marges de l'exemplaire qu'il avait entre les mains.

Quant à la source primitive d'où ils proviennent, quant à l'origine de cette nomenclature allant jusqu'à la neuvième puissance (dix degrés en comprenant l'unité, c'est-à-dire trois de plus que Diophante), Psellus nous renseigne heureusement avec une précision suffisante, en quelques lignes qui sont tout à fait dans le style des scolies anciennes ayant un caractère historique :

Περὶ δὲ τῆς αἰγυπτιακῆς ταύτης μεθόδου, Διόφαντος μὲν διέλαβεν ἀκριβέστερον· ὁ δὲ λογιώτατος Ἀνατόλιος τὰ συνεκτικώτατα μέρη τῆς καὶ ἐκείνου ἀπολεσθέντος, ἑτέρως Διοφάντῳ (sic) συνοπτικώτατα προσεφώνησε.

Ainsi cette nomenclature¹, inconnue à Diophante, serait due à Anatolius d'Alexandrie, auteur du III^e siècle, qui jouissait d'une grande réputation comme savant et dont il nous reste divers fragments sur les mathématiques.

Il me paraît invraisemblable que Psellus ait eu entre les mains l'ouvrage d'Anatolius qu'il mentionne; au reste, il ne dit rien de semblable. Dans ces conditions il n'y a pas à attacher une grande importance historique à ce fait qu'il appelle *méthode égyptienne* ce que nous appelons la méthode algébrique de Diophante. Sans aucun doute, il a trouvé cette expression dans un texte; mais si ce texte était celui d'un scoliaste, il n'y a pas à le prendre en si grande considération que s'il venait d'Anatolius lui-même.

En tous cas, nous avons un témoignage important d'après lequel Diophante serait antérieur à Anatolius ou au plus tard son contemporain, ce que j'inclinerais plutôt à croire. En l'absence de tout autre document positif sur l'époque à laquelle il faut placer Diophante, entre Hypsiclès (au commencement du I^{er} siècle avant notre ère) et

1. Psellus ne la donne pas complètement, mais on peut la restituer comme suit :

1. Μονάς.
2. Πρῶτος ἀριθμὸς ἀπλὸς ἢ πλευρά.
3. Δεύτερος ἀριθμὸς. — Τετράγωνος ἢ δύναμις.
4. Τρίτος ἀριθμὸς. — Κύβος.
5. Τέταρτος ἀριθμὸς. — [Δυναμοδύναμις?].
6. Πέμπτος ἀριθμὸς. — Ἄλογος πρῶτος.
7. Ἑκτὸς ἀριθμὸς. — [Κυβόκυβος?].
8. Ἑβδόμος ἀριθμὸς. — Ἄλογος δεύτερος.
9. Ὀγδοὺς ἀριθμὸς. — Τετραπλὴ δύναμις.
10. Ἐννατὸς ἀριθμὸς. — Κύβος ἐξελικτός.

Théon d'Alexandrie (seconde moitié du IV^e siècle ap. J.-C.), ce témoignage ne doit pas être négligé.

Nous avons enfin de grandes probabilités pour croire qu'un manuscrit de Diophante, dont Psellus a vu soit l'original, soit une copie, avait reçu des annotations anciennes, pour lesquelles avait été utilisé un ouvrage d'Anatolius sur l'arithmétique (ou plutôt la logistique). Malheureusement, il n'y a guère d'espérance de retrouver ces annotations qui, d'après les indications données par Psellus, présenteraient un grand intérêt historique. Le *Matritensis* 48 qui est le prototype de la première classe des manuscrits de Diophante, et que j'ai collationné en vue de l'édition que je prépare, contient à la vérité sur les trois premiers livres de très nombreuses scolies de différentes mains et de différentes époques, mais elles n'ont aucune importance réelle à côté du commentaire de Planude. Une seule (sur II, 7) m'a paru curieuse comme trait de mœurs :

Ἡ ψυχὴ σου Διοφάντε εἴη μετὰ τοῦ Σατανᾶ ἕνεκα τῆς δυσκολίας τῶν τε ἄλλων σου θεωρημάτων, καὶ δὲ καὶ τοῦ παρόντος θεωρήματος.

IN. NOUVELLES ARCHIVES DES
MISSIONS SCIENTIFIQUES.